

SIMONE WEIL, *La Condition ouvrière*, 1951

TABLEAU 1 : les lettres et « Un appel aux ouvriers de Rosières »

SECTION « L'Usine, le travail, les machines », p.47-152, GF

DESTINATAIRE	DATE ET CONTEXTE D'ENVOI DES LETTRES	CONTENU / PERSPECTIVES D'ENTREE DANS LE THEME	CITATIONS CLEFS
<p>Albertine Thévenon Institutrice à Saint-Etienne rencontrée en octobre 1931, considérée comme une sœur par Simone Weil. Militante syndicaliste avec son mari Urbain Thévenon.</p>	<p>LETTRE 1 : 15-31 JANVIER 1935 <i>Simone Weil, entrée à l'usine Alsthom début décembre 1934, est au repos forcé (otite + anémie) pour six semaines. Reprise prévue le 25 février 1935.</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - La réalité du monde du travail ouvrier et la prise de conscience de Simone Weil : une expérience qui a des conséquences existentielles. - Une réalité inexprimable : comment trouver un langage adéquat pour exprimer l'inexprimable de l'expérience ? - L'inhumanité de l'organisation de l'entreprise (« c'est inhumain » p.50) + interrogation sur la façon dont on pourraiintroduire de l'humanité dans ce système. L'esprit ne peut se concentrer sur un objet digne de lui, il est assigné à une tâche mesquine et répétitive. Dans cette lettre S. Weil évoque essentiellement le « travail non qualifié ». - Critique des révolutionnaires communistes qui ont lié travail et liberté sans même connaître le monde de l'usine (Trotski, Lénine). - Une immersion rude mais essentielle à son existence : le travail attente à la capacité de réflexion et génère une fatigue immense, laquelle est source d'atonie. - Travail et pensée : ne pas penser, c'est ne pas souffrir (moralement) - Du travail intellectuel au travail ouvrier : une immersion que S. Weil juge totale tant elle parvient à oublier qu'elle est un « professeur agrégé en vadrouille dans la classe ouvrière - Travail et rapport aux autres : difficile de voir au sein de l'usine une solidarité générale, une authentique fraternité. - Aspiration au bonheur de son amie, dont elle espère qu'elle 	<p>« Cette expérience, qui correspond par bien des côtés à ce que j'attendais, en diffère quand même par un abîme : c'est la réalité, non plus l'imagination. » p.50</p> <p>« les grrrands [sic] chefs bolchéviks prétendaient créer une classe ouvrière libre et qu'aucun d'eux – Trotsky sûrement pas, Lénine je ne crois pas non plus – n'avait sans doute mis le pied dans une usine et par suite n'avai[en]t la plus faible idée des conditions réelles qui déterminent la servitude ou la liberté pour les ouvriers — la politique m'apparaît comme une sinistre rigolade. » P.51</p> <p>« D'une manière générale, la tentation la plus difficile à repousser, dans une pareille vie, c'est celle de renoncer tout à fait à penser: on sent si bien que c'est l'unique moyen de ne plus souffrir ! » p. 52</p> <p>« On est gentil, très gentil. Mais de vraie fraternité, je n'en ai presque pas senti. » p. 53</p> <p>« Vois-tu, tu vis tellement dans l'instant — et je <i>t'aime</i> pour ça — que tu ne te représentes pas peut-être ce que c'est que de concevoir</p>

	<p>Lettre 2 Fin SEPT – DEBUT OCTOBRE 1935 <i>Réponse à une lettre d'Albertine Thévenon envoyée en avril. Le délai de réponse dit l'épuisement de Simone Weil qui ne trouve pas les ressources en elle pour répondre à son amie.</i></p> <hr/> <p>Lettre 3 Fin DEC 1935 <i>Simone Weil est à nouveau enseignante. Elle est au lycée de jeunes filles de Bourges.</i></p>	<p>connaît des moments de « joie élémentaire », lesquels sont ici associés à la culture (film et chanson).</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> - Deux conceptions différentes de l'existence et du rapport au temps / travail. Immersion pleine et entière de Simone Weil dans une existence vouée au travail, laquelle est remise en cause dès lors que les souffrances « brisent la vitalité » (p.55). - La pesanteur des douleurs physiques. - Analogie explicite entre travail et esclavage. - Transformation de soi et de son rapport au monde dans et par le travail. Une expérience existentielle voire ontologique. <hr/> <ul style="list-style-type: none"> - Proposition de vacances sous le signe de la marche et des travaux ponctuels dans les champs, au gré des besoins. Joie de l'amitié partagée « toutes les deux (...) marchant le long des routes, des chemins et des champs, sac au dos. » (p. 57). - L'idéal d'une usine lieu de vie véritable, sous le signe de l'intensité. Opposition entre deux conceptions de l'usine (lieu de vie / lieu de servitude). Récit d'une parenthèse heureuse, au cœur du travail et sous le signe de la fraternité. Véritable tableau d'un lieu de vie intense (chaleur du four // chaleur humaine). Dimension épique de l'épisode du four ? - La réalité quotidienne de la vie en usine : négation de la dignité et « devenir docile » intériorisés. Réflexion sur l'aliénation, la servitude et l'impératif de reconquérir « le sentiment de [sa] dignité d'être humain ». - Les facteurs de l'esclavage : la vitesse et les ordres. Une cadence qui empêche tout temps de réflexion et des ordres qui poussent au mutisme et à la résignation (travail non qualifié + question de la condition féminine). Là est l'esclavage (action réalisée sans conscience) 	<p>toute sa vie devant soi, et de prendre la résolution ferme et constante d'en faire quelque chose, de l'orienter d'un bout à l'autre par la volonté et le travail dans un sens déterminé. » p. 55</p> <hr/> <p>« Pas cet endroit morne où on ne fait qu'obéir, briser sous la contrainte tout ce qu'on a d'humain, se courber, se laisser abaisser au-dessous de la machine. » p. 57</p> <p>« Une docilité de bête de somme résignée. Il me semblait que j'étais née pour attendre, pour recevoir, pour exécuter des ordres — que je n'avais jamais fait que ça — que je ne ferais jamais que ça. (p.59)</p> <p>« Cette situation fait que la pensée se recroqueville, se rétracte, comme la chair se rétracte devant un bistouri. On ne <i>peut pas</i> être »</p>
--	---	---	---

		<ul style="list-style-type: none"> - L'impact de l'usine sur les relations humaines : seul appui possible, un contact humain, une fraternité dans les faits très peu présente car la dureté des conditions génère une dureté dans les relations humaines : « Le plus souvent, les rapports même entre camarades reflètent la dureté qui domine tout là-dedans. » p. 61 - Distinction entre sa situation privilégiée et celle des ouvriers et impératif qu'elle se formule à elle-même de ne pas oublier ce que le travail en usine veut dire. Sentiments ambivalents (perte de la gaieté mais joie d'avoir fait cette expérience). - Envisage en même temps qu'elle l'exclut la possibilité de produire un travail intellectuel sur cette expérience. 	conscient ». Tout ça, c'est pour le travail non qualifié, bien entendu. (Surtout celui des femmes). » p. 60
Nicolas Lazarévitch , ouvrier dans l'électricité et le bâtiment, syndicaliste révolutionnaire et anarchiste libertaire, emprisonné à Moscou en 1924. Libéré en 1926 grâce à Boris Souvarine, il arrive en France et dénonce sans relâche les crimes de la Russie soviétique. Lettre p.64-69	Lettre datée du 9-17 MARS 1935 <i>Elle est donc rédigée alors que Simone Weil travaille à l'usine mais qu'elle est mise à pied pour une huitaine de jours. Cette lettre est demeurée inédite jusqu'en 2002. Simone Weil signale que, grâce à Souvarine, elle est entrée à l'usine en tant que « découpeuse » (ouvrière sur presse) à l'usine Alsthom. Elle évoque ses souffrances mais aussi combien cette expérience lui a permis de remettre en cause les représentations erronées qui étaient les siennes. L'expérience concrète de l'usine nourrit son activité intellectuelle.</i>	<ul style="list-style-type: none"> - Les limites de son expérience immersive : conservation d'une forme de recul qui n'est pas cessation totale de la pensée ? Retour sur l'association entre esclave et absence de pensée imposée et nécessaire ! - Evocation des luttes syndicales et distance avec la CGT. - Absence de véritable organisation syndicale dans l'usine, critique de l'absence de mobilisation liée au défaut de solidarité. 	<p>« j'y ai d'autant plus de mal qu'étant là avant tout pour observer et comprendre, je ne puis obtenir de moi ce vide mental, cette absence de pensée indispensable aux esclaves de la machine moderne. » p. 66</p> <p>« Quant à l'idée de résister tant soit peu, elle ne vient à personne. (p.67)</p>
	Lettre datée du 9-17 MARS 1935 <i>Elle est donc rédigée alors que Simone Weil travaille à l'usine mais qu'elle est mise à pied pour une huitaine de jours.</i> <i>Evocation de l'aide dont elle a bénéficié pour entrer en « contact avec la vie réelle » et demande de discrétion.</i>	<ul style="list-style-type: none"> - Distinction travail des hommes / travail des femmes : ces dernières sont bien davantage en situation d'esclavage car soumises à un travail purement machinal qui n'offre aucune « matière à penser ». - Le temps de loisir est « absorbé » par la fatigue de l'usine, qui va jusqu'à « l'abrutissement ». - Principe de subordination « perpétuelle et humiliante » (p. 72) qui n'empêche en aucun cas le bonheur de cette 	« Les femmes, elles, sont parquées dans un travail tout à fait machinal, où on ne demande que de la rapidité. Quand je dis machinal, ne croyez pas qu'on puisse rêver à autre chose en le faisant, encore moins réfléchir. » p. 71

<p>Simone Gibert Elève de Simone Weil au Puy-en-Velay avec laquelle la philosophe entretient une correspondance portant, en particulier, sur la politique</p> <p>Lettre p.70-76</p>	<p><i>Sentiments éprouvés durant cette phase d'immersion dans le monde de l'usine.</i></p>	<p>« expérience ».</p> <ul style="list-style-type: none"> - Distinction radicale entre travail ouvrier et travail intellectuel : bonheur affirmé de ne plus être dans la seule abstraction et éloge d'une pensée qui se forme malgré les conditions. Critique du monde universitaire coupé du monde réel. - Réflexion sur ce qu'est la vraie vie par opposition au sensationnalisme gidien. « Car la réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité — j'entends l'activité et dans la pensée et dans l'action. Ceux qui vivent de sensations ne sont, matériellement et moralement, que des parasites par rapport aux hommes travailleurs et créateurs qui seuls sont des hommes. » p. 73 La sensation naît de l'action et du travail et n'est en rien à rechercher pour elle-même (démarche artificielle). - Réflexion sur l'amour et ses risques (« engager aveuglément sa propre existence » et « devenir l'arbitre d'une autre existence humaine »). Mieux vaut, quand on est jeune, s'en garantir. - Conseils pour mener à bien son travail de classe, lequel a avant tout pour vertu d'apprendre, justement, à bien travailler. Plus largement, ne pas « rater sa vie » c'est « se discipliner ». Nécessité aussi, de l'entraînement physique sans lequel on se sent incomplet et inapte à certaines choses. 	<p>« De même la pensée demande un effort presque miraculeux pour s'élever au-dessus des conditions dans lesquelles on vit. Car ce n'est pas là comme à l'université, où on est payé pour penser ou du moins pour faire semblant ; là, la tendance serait plutôt de payer pour ne pas penser; alors, quand on aperçoit un éclair d'intelligence, on est sûr qu'il ne trompe pas. » p. 72</p>
<p>Boris Souvarine Un des plus proches amis de Simone Weil, rencontré grâce à Lazarévitch. Militant communiste exclu du PCF en 1924, il est connu pour son combat contre le stalinisme et pour le monde ouvrier.</p>	<p>Lettre datée du 12 AVRIL 1935 <i>Au chômage après son expérience chez Alsthom (fin le 5 avril 1935), Simone Weil a pris un emploi le 11 avril à l'usine de Jean-Jacques Carnaud et Forges de Basse-Indre. Dès le lendemain, elle fait donc part de ses impressions à Souvarine. Elle ne gardera cet emploi qu'un mois.</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Les cadences infernales : Incapacité à tenir les cadences qui lui sont imposées et menaces immédiates de renvoi. Echanges avec les ouvrières qui subissent ces cadences infernales, au risque de leur santé, « démolie » (p.79). Travail féminin. Abrutissement généralisé (« dernier degré de l'avisement »). - Condition ouvrière et politique : Acceptation de telles cadences qui est le résultat de l'avisement et de la corruption de la classe ouvrière qui n'a rien fait contre mais pour laquelle personne n'a rien engagé (responsabilité collective / souffrance individuelle). - Résistance de Simone Weil liée, selon elle, au fait qu'il ne s'agit pas d'endurer sa propre douleur mais d'intérioriser celle des ouvriers. 	<p>« le pédalage exigé par les presses est quelque chose de très mauvais pour les femmes ; » (p. 78)</p> <p>« Car ces souffrances, je ne les ressens pas comme miennes, je les ressens en tant que souffrances des ouvriers, et que moi, personnellement, je les subisse ou non, cela m'apparaît comme un détail presque</p>

Lettre p. 77-80			indifférent. » p. 80
<p>Un appel aux ouvrières de Rosières</p> <p>Appel p. 81-88</p>	<p>Appel daté de décembre 1935 <i>Simone Weil est à nouveau enseignante. Dans sa classe, au lycée de Bourges, se trouve la fille de Victor Bernard, directeur de l'usine de Rosières (qui fabrique des cuisinières et des poêles en fonte).</i> <i>Dans cet appel, elle demande aux ouvriers de prendre la plume pour témoigner de leurs conditions de travail dans le journal patronal Entre nous. Il faut cependant prendre en considération le fait que Victor Bernard refusera de publier l'appel, lequel ne parviendra donc pas aux ouvriers.</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Travail et repos : l'impératif de détente quand on est hors de l'usine. - Travail / mise en mots de la souffrance et manière de recouvrer son humanité : écrire son quotidien permettrait de se libérer de la souffrance qui l'accompagne et de cesser d'être « une simple machine à produire » (p.82). Ecrire sur son quotidien serait le moyen de se réapproprier son existence (dépassement de la restriction existentielle à laquelle les ouvriers sont voués en raison des « conditions du travail industriel). Volonté de redonner leur voix aux ouvriers + mise en avant de la dimension cathartique de cette parole (« Je pense que cela vous soulagera un peu de dire la vérité sans réserves », p. 85) + mise en avant du renforcement de la camaraderie (le témoignage assure une fonction de lien et de reconnaissance : « vous vous comprendrez mieux les uns les autres », p. 85) + compréhension des chefs rendue possible. - Idéal visé : une amélioration des conditions de travail plus qu'une optimisation de la production : la prise en considération de l'humain. - Travail et « loi impitoyable du rendement » : l'impératif pèse sur tous dans la mesure où, selon Weil, la maximisation du profit serait un impératif. Mais, une fois considéré ce postulat, il faut selon elle rendre le dispositif de rendement le plus humain possible. Pour cela, il faut rendre accessible aux chefs le point de vue des ouvriers. 	<p>« Quand on est dans cet état d'esprit, on n'a rien de mieux à faire qu'à se détendre : causer avec des copains, lire des choses distrayantes, prendre l'apéro, faire une partie de cartes, jouer avec ses gosses. » p. 82</p> <p>« On ne vous demande que des pièces, on ne vous donne que des sous. » (p. 82) / « les conditions du travail industriel » (p. 82)</p> <p>« Si un soir, ou bien un dimanche, ça vous fait tout à coup mal de devoir toujours renfermer en vous-mêmes ce que vous avez sur le cœur, prenez du papier et une plume. Ne cherchez pas des phrases bien tournées. Employez les premiers mots qui vous viendront à l'esprit. Et dites ce que c'est pour vous que votre travail. » p. 83</p> <p>« Ils vous comprendront bien mieux après vous avoir lus. Bien souvent des chefs qui au fond sont des hommes bons se montrent durs, simplement parce qu'ils ne comprennent pas. La nature humaine est faite comme ça. Les hommes ne savent jamais se mettre à la place les uns des autres. » p. 85</p> <p>« Ils montrent beaucoup d'ingéniosité dans la fabrication des cuisinières, vos chefs. Qui sait s'ils ne pourraient pas faire aussi preuve d'ingéniosité dans l'organisation de conditions de travail plus humaines ? » p. 85</p>

		<ul style="list-style-type: none"> - Utopie d'une usine « humaine » inaccessible mais dont on doit se rapprocher et satisfaction d'avoir pu exprimer son propre point de vue. 	<p>« Bien sûr cet idéal n'est pas réalisable. [...] Mais cet idéal, on peut peut-être s'en approcher. » p.87-88</p>
<p>Victor Bernard Ingénieur, directeur technique des usines Rosières.</p> <p>Lettres p. 89-136</p>	<p><i>Série de lettres adressées à Victor Bernard après son refus de publier « l'appel aux ouvriers de Rosières » dans le journal patronal de l'usine.</i></p> <p>LETTRE 1 13 JANVIER 1936</p> <p><i>Incompréhension / refus que lui oppose V. Bernard et justification de sa démarche par réfutation des représentations qu'elle pense être celle de son destinataire.</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Refus qui n'a pas étonné la philosophe qui renvoie Victor Bernard à sa fonction de chef dont elle n'entend pas discuter les décisions. - MAIS remise en cause du refus qui a été le sien et argumentaire de S. Weil en faveur de la démarche qui était la sienne : prendre en considération la parole des ouvriers, leur permettre de s'exprimer, c'est, avant tout, LES CONSIDERER (« [les] élever à ses propres yeux » p.90) et mise en avant du « pénible effort » qu'a constitué pour elle cette démarche. Manière de signaler l'abîme qui se crée entre les ouvriers et les décideurs. - Justification de son projet par la volonté « d'alléger un peu le poids des humiliations que la vie impose » aux ouvriers. Enjeu : lutter contre leur sentiment d'infériorité en offrant une sorte d'appui moral. - - Réflexion sur l'esprit de classe (conscience d'appartenance à une classe) « déterminé par les conditions de vie effectives, les humiliations, les souffrances imposées, la subordination » (p.91). OR : action pernicieuse de la nécessité qui réprime cet esprit voire le transforme en servilité. Cette nécessité conduit à l'existence d'un rapport de force nécessairement favorable aux patrons et préjudiciable aux ouvriers. La manifestation consciente de l'appartenance à une classe permettrait, selon Weil, de lutter contre un refoulement permanent de cet esprit qui nuit à la santé mentale des ouvriers : manifestation d'une appartenance positive et non négative ? Possibilité, au moins, de faire communauté sans qu'elle soit réduite à un état de fait négatif ? Donner voix aux ouvriers dans le journal serait l'occasion de reconnaître cette existence et de prendre en considération « la susceptibilité des 	<p>« Rien ne paralyse plus la pensée que le sentiment d'infériorité nécessairement imposé par les atteintes quotidiennes de la pauvreté, de la subordination, de la dépendance. La première chose à faire pour eux, c'est de les aider à retrouver ou à conserver, selon le cas, le sentiment de leur dignité. » p.91</p> <p>« Donner parfois expression à cet esprit — sans démagogie, bien entendu — ce ne serait pas l'exciter, mais au contraire en adoucir l'amertume. » p. 92</p> <p>« Peut-être est-il impossible d'avoir du tact vis-à-vis de ces gens-là quand on se trouve depuis trop longtemps dans une situation trop différente de la leur. » p. 93</p>

LETTRE 2 **31**
JANVIER 1936

Justification de son point de vue que V. Bernard envisage comme trop négatif.

malheureux » trop souvent condamnée au mutisme. Or, le journal, tel qu'il est conçu, ne renvoie les ouvriers qu'à leur infériorité, conséquence directe d'une méconnaissance totale du monde ouvrier et de l'abîme qui sépare la classe dirigeante de la classe ouvrière.

- Allusion au refus de V. Bernard de l'embaucher.
- **Condition ouvrière et aliénation** : justification de sa vision sombre de la condition d'ouvrier : retour sur son expérience et sur le processus d'intériorisation rapide d'un sentiment d'avilissement et d'aliénation contre lequel elle a dû en permanence lutter pour ne pas être « ravalée à la bête de somme » (p.95). Insistance sur le refus d'oublier cette expérience : volonté de ne pas la considérer comme une simple parenthèse « ludique ». Réfutation d'un contre-argument possible relatif à son manque possible de force de caractère.
- **Deux mondes étanches : celui des patrons et celui des ouvriers.** En se fondant sur les réactions de V. Bernard qui refuse d'envisager les choses de façon aussi sombre, S. Weil souligne la « vérité » de ce qu'elle a expérimenté et constaté et souligne que l'attitude du directeur n'est pas le fait de l'homme mais de la fonction rappelant en cela l'étanchéité des mondes.
- Retour sur **les relations entre les chefs et les ouvriers subordonnés** : subordination de fait qui interdit toute démarche de prise en considération ou de reconnaissance + insécurité de l'emploi, errance d'embauches et en embauches qui condamne l'ouvrier à « laisser une bonne partie de sa fierté » (p.100). Dans les emplois qualifiés, le travailleur a « une dignité et une responsabilité à défendre », il n'en va pas de même pour « l'ouvrière d'usine » ! Or, le mépris des patrons à l'endroit des ouvriers qui ne s'expriment pas est la conséquence directe d'un rapport de force qui, de fait, condamne ces derniers au mutisme (cercle vicieux) (p.101). Ce n'est pas le fait des personnes, c'est le résultat d'un mécanisme lié à l'existence de ce rapport de force, omniprésent.

« Vous jugez la manière dont je me représente les conditions morales de vie des ouvriers trop poussée au noir. Que vous répondre, sinon vous répéter — si pénible que soit un pareil aveu — que j'ai eu, moi, tout le mal du monde à conserver le sentiment de ma dignité ? » p. 94

« On est très mal placé en haut pour se rendre compte et en bas pour agir. Je pense que c'est là, d'une manière générale, une des causes essentielles des malheurs humains.» p. 97

« S'il fallait à la fois subir la subordination de l'esclave et courir les dangers de l'homme libre, ce serait trop. Forcer un homme qui se trouve dans une telle situation à choisir entre se mettre en danger et se défilier, comme vous dites, c'est lui infliger une humiliation qu'il serait plus humain de lui épargner. » p. 101

« On se trouve, sans aucun recours, sous le coup d'une force complètement hors de

		<ul style="list-style-type: none"> - Rapports de forces = négation de la possibilité même de rapports humains. Quand l'égalité est nié, bafouée, toute forme de relation humaine ne peut exister entre la philosophe et celui qui est à l'origine de cette négation. - Nécessité de réintroduire de l'humanité et de prendre en considération le bien-être des ouvriers car « le silence est à l'usine un phénomène général » (p. 102) (boîte à suggestions dont la création a été proposée par S. Weil). - Les conséquences de son expérience tant qu'ouvrière : processus d'aliénation et négation de la valeur de la vie (aux yeux des patrons comme à ses propres yeux). DONC : volonté de faire en sorte que l'usine soit un lieu où les ouvriers puissent avoir le sentiment de compter pour quelque chose. - Nécessité de communiquer aux ouvriers avec clarté des éléments concernant le fonctionnement de l'usine. - Nécessaire mobilisation intellectuelle des ouvriers en passant par le sentiment qu'ils ont de leur propre asservissement (p. 104) : volonté de mise en œuvre d'une démarche pédagogique de vulgarisation pour améliorer l'organisation humaine que constitue l'usine. - Conscience du risque que constitue l'éveil de la classe 	<p>proportion avec celle qu'on possède, force sur laquelle on ne peut rien, par laquelle on risque constamment d'être écrasé – et quand, l'amertume au cœur, on se résigne à se soumettre et à plier, on se fait mépriser pour manque de courage par ceux mêmes qui manient cette force. » (p. 101)</p> <p>CSQ1 : « La première, la plus amère et la plus imprévue, c'est que l'oppression, à partir d'un certain degré d'intensité, engendre non une tendance à la révolte, mais une tendance presque irrésistible à la plus complète soumission. » (p. 102)</p> <p>CSQ2 : « La seconde, c'est que l'humanité se divise en deux catégories, les gens qui comptent pour quelque chose et les gens qui comptent pour rien. Quand on est dans la seconde, on en arrive à trouver naturel de compter pour rien. » (p. 103).</p> <p>« j'ai acquis la conviction, fort triste pour moi, que non seulement la capacité révolutionnaire, mais plus généralement la capacité d'action de la classe ouvrière française est à peu près nulle. » p. 105-106</p>
--	--	---	--

		<p>ouvrière : la tentation d'une révolte « qui serait un mal pour tout le monde » (p. 105) - analogie révélatrice avec la Fronde. Mais risque auquel la philosophe ne croit pas : le rapport de forces ne peut connaître de profonde mutation dans un avenir immédiat non seulement parce qu'il n'y a pas d'horizon d'embellie économique mais aussi parce la naissance d'un mouvement révolutionnaire (lame de fond) est bien peu probable « à moins d'une guerre malheureuse ».</p> <p>Selon SW, la crainte d'une révolution prolétarienne est improbable et constitue un fantasme de la classe bourgeoise, raison pour laquelle elle engage V. Bernard à s'engager dans un processus de refondation des rapports au sein de l'usine, il ne court pas grand risque (p.106).</p> <p>Bien-être de la classe dominante versus pauvreté de la classe dominée (liberté versus esclavage) : la privation est d'autant plus difficile à supporter lorsqu'elle est associée à l'absence de liberté (cf comparaison entre une chambre nue et une cellule de prison) et à la soumission : « L'an dernier, la privation la plus insignifiante par elle-même me rappelait toujours un peu que je ne comptais pas, que je n'avais droit de cité nulle part, que j'étais au monde pour me soumettre et obéir. » p.107</p> <p>Afficher le bien-être de la classe dirigeante, c'est renvoyer à la classe dominée l'image de sa propre insignifiance, c'est pointer non la différence de degrés dans les richesses mais bien la différence de nature de la condition de chacun (p.108).</p> <ul style="list-style-type: none"> - Incompatibilité de l'indifférence stoïcienne et du travail moderne. L'ouvrier n'est pas en capacité de développer « la ressource des esclaves stoïciens », ses seules stimulations étant « la peur et l'appât des sous ». Or, ces stimulations seules peuvent lui permettre de suivre la cadence que l'on exige de lui. Il est donc, par définition, condamné à la souffrance qu'il ne peut diminuer que par un processus de dégradation de lui-même le ramenant à ces deux seuls sentiments. Il y a donc bien, de façon inhérente au travail moderne, un mécanisme irrémédiable d'avilissement. - La lutte pour la dignité : conserver sa dignité dans le travail moderne c'est lutter contre son propre anéantissement, auquel on contribue pour pouvoir travailler. 	<p>« Comme l'esclavage et la liberté sont de simples idées, et que ce sont les choses qui font souffrir, chaque détail de la vie quotidienne où se reflète la pauvreté à laquelle on est condamné fait mal ; non pas à cause de la pauvreté, mais à cause de l'esclavage. » (p. 106).</p> <p>« Car ils vivent d'un travail pour lequel, étant donné la succession machinale des mouvements et la rapidité de la cadence, il ne peut y avoir d'autre stimulant que la peur et l'appât des sous. Supprimer en soi ces deux sentiments à force de stoïcisme, c'est se mettre hors d'état de travailler à la cadence exigée. » p.108</p> <p>« Si l'on veut conserver sa dignité à ses propres yeux, on doit se condamner à des luttes quotidiennes avec soi-même, à un déchirement perpétuel, à un perpétuel sentiment d'humiliation, à des souffrances morales épuisantes » p. 109</p>
--	--	---	---

	<p>LETTRE 4 16 MARS 1936</p> <p><i>Nouvelle démarche de persuasion et nouvelle tentative d'explicitation de son projet : revendication de franchise et appel à la confiance qui engage un exposé sur « [sa] position en matière sociale et politique » (p.111).</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Importance du sentiment de compréhension qui pourrait naître de l'attention prêtée à la voix des ouvriers et nouvelle invitation à accepter son immersion dans l'usine ce pour quoi elle décide de rendre compte de sa « position en matières sociale et politique. » (p. 111) - Les limites de la révolution prolétarienne selon Marx : volonté d'une « plus grande égalité dans le rapport de forces » (p. 111), laquelle ne peut découler d'une révolution prolétarienne comme l'envisageait Marx car on ne passe que d'un système à un autre mais sur la base d'un fondement identique, l'oppression (exercée au nom du capital privé comme au non de l'Etat). Simone Weil renvoie dos-à-dos tous les groupements politiques : aucun ne va à l'encontre de la subordination ou de la dépendance « impliquées par les formes modernes de la technique » (p.112). Elle oppose à ces schémas l'idéal d'un système fondé sur la collaboration pure. - Acceptation et dignité : réfutation de l'idée selon laquelle elle aspirerait à alimenter un « esprit de révolte » dans la classe ouvrière. Elle ne plaide ni pour une révolution (dont l'issue condamnerait selon elle à une souffrance encore plus grande) ni pour la soumission, bien sûr, mais pour l'acceptation d'une nécessité dont, selon elle, il est vain voire tragique de penser pouvoir se dispenser. - Acceptation et collaboration : la collaboration passe par la sortie de la soumission et des représentations écrasantes pour les ouvriers, lesquels ne peuvent de fait pas collaborer mais seulement « obéir » (p. 114) dans un monde pensé pour eux mais pas par eux (p. 114). Ils vivent sous l'égide d'une puissance écrasante, laquelle les condamne, quel que soit le domaine de leur existence, à la subordination. <p>+ clôture de la lettre sur l'interdiction apparente de parole dans l'usine sous peine d'amende.</p>	<p>« un passage progressif de la subordination totale à un certain mélange de subordination et de collaboration, l'idéal étant la coopération pure. » (p. 112)</p> <p>« Acceptation et soumission sont deux choses bien différentes. » p. 113</p> <p>« Je me demande si vous vous rendez compte de la puissance que vous exercez. C'est une puissance de dieu plutôt que d'homme. » p. 113</p> <p>« Jamais ils n'ont droit à une récompense morale de la part d'autrui ou d'eux-mêmes : remerciement, éloge, ou simplement satisfaction de soi. » (p. 115)</p>
	<p>LETTRE 5 30 MARS 1936</p> <p><i>Réponse aux objections qui sont celles de V. Bernard à son intégration en temps qu'ouvrière dans l'usine des Rosières.</i></p>		

	<p>LETTRE 6 AVRIL 1936 <i>Evocation des difficultés inhérentes à son projet d'intégrer l'usine des Rosières et acceptation d'une simple visite.</i></p> <p>LETTRE 7 AVRIL 1936 <i>Réponse enthousiaste de S. Weil à l'invitation pour une</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Regret du manque de confiance de la part de V. Bernard, lié à la franchise de SW, parfois même à sa brutalité. - Suggestion faite à V. Bernard : allez voir le film de Charlie Chaplin, <i>Les Temps modernes</i>. - Allusion à la fête de Pâques, à la résurrection du Christ qui entretiennent la joie de la philosophe et à l'espoir qu'il en soit de même pour les ouvriers des Rosières. - Retour sur la représentation négative que V. Bernard peut se faire de Simone Weil et des difficultés à se faire comprendre. - Rajout d'une réflexion sur la division du travail, laquelle ne permet pas l'élévation de la pensée et conduit à dégrader l'homme (p. 119). - Le statut d'ouvrière : double sentiment d'infériorité, et en tant qu'ouvrière (soumise au chef) et en tant que femme se heurtant aux remarques des ouvriers les moins qualifiés : la dégradation supérieure à laquelle ils sont soumis les conduit à dégrader la femme... - Travail et perspective éducative : le travail doit, comme l'école, garantir l'égalité de traitement de tous. - Les renvois et réductions du personnel : remise en cause de la puissance qui s'exerce sur les ouvriers (étrangers – polonais, ici, arrivés massivement après 14-18) et de l'arbitraire qui s'exerce. C'est encore une question de subordination à laquelle se rajoute l'impératif de ne pas déplaire. SW n'est pas contre la subordination, mais contre certaines formes de subordination qui sont immorales : « soumission passive dans laquelle ni l'esprit ni le cœur n'ont part ; » (p. 123) Volonté d'introduire plus d'équilibre dans les rapports hiérarchiques : s'il y a obéissance d'un côté, il doit y avoir responsabilité et courage de l'autre + mise en relief de la mobilisation possible des ressources morales de l'ouvrier – lui manifester sa confiance, c'est lui donner l'occasion d'accomplir son travail avec « cœur ». - Travail et discipline : conscience de l'importance de la discipline mais limites qui sont celles de ce qui est « moralement 	<p>« J'ai constaté,[...],qu'à peu près constamment les ouvriers capables de parler à une femme sans la blesser sont des professionnels, et ceux qui ont tendance à la traiter comme un jouet des manœuvres spécialisés. À vous de tirer les conclusions. » p. 119</p> <p>« Il y a là une ressource morale qu'on n'utilise pas. » (p. 124)</p> <p>« J'ai au plus haut point le respect de la discipline dans le travail, et je méprise quiconque ne sait pas obéir. Je sais très bien aussi que toute organisation implique des ordres donnés et reçus. Mais il y a ordres et ordres. » p. 125</p> <p>« J'ai senti, l'an dernier, que la grande poésie</p>
--	---	--	--

	<p><i>journée entière aux Rosières + nouvelle justification relative à ses intentions + volonté d'œuvrer dans l'intérêt de la population ouvrière.</i></p> <p>LETTRE 8 début mai 1936</p> <p><i>Remerciements pour la visite permise et proposition de rendre accessibles aux ouvriers les chefs-d'œuvre de la poésie grecque.</i></p> <p>FRAGMENT DE LETTRE (9) MAI 1936</p> <p><i>Volonté que son texte sur Antigone soit publié sous pseudonyme (Cléanthe) en attendant sa possible visite.</i></p> <p>LETTRE 10 FIN MAI-DEBUT JUIN 1936</p> <p><i>Nouveau délai dans sa venue en raison de sa fatigue intense. Annonce de venue le 12 JUIN.</i></p> <p>LETTRE 11 10 JUIN 1936</p> <p><i>Visite encore repoussée, volonté que la situation évolue avant de venir. Evocation des mouvements de grèves de mai-juin 1936 : ils débordent le secteur ouvrier. Il s'agit d'une explosion sociale spontanée qui débouchera sur les accords de Matignon le 7 juin 1936.</i></p>	<p>intolérable » (p.125).</p> <ul style="list-style-type: none"> - Souhait réitéré de mettre « à l'épreuve » ses capacités « dans l'intérêt de la population ouvrière. » - Classe ouvrière et accès à la culture : le projet <i>Antigone</i>. <p>Volonté de publier, dans la revue de l'entreprise <i>Tous unis</i>, un texte sur la pièce de Sophocle.</p> <ul style="list-style-type: none"> - Questionnements relatifs à la transmission effective / efficace de son texte sur Antigone + volonté de poursuivre cette démarche en évoquant ensuite « la création de la science moderne par les Grecs ; « histoire merveilleuse, et généralement ignorée même des gens cultivés. » (p. 130) - Retour sur la question des licenciements : il faut à tout prix échapper à l'arbitraire. <p>Refus de visiter les logements oubliés (par crainte de blesser).</p> <ul style="list-style-type: none"> - Evocation de certains écrits d'ouvrières dans la revue d'entreprise : esquisse de collaboration ? - S. Weil exprime sa joie et son enthousiasme au sujet du mouvement de grève des ouvriers. Evocation des « journées joyeuses et fraternelles. » 	<p>grecque serait cent fois plus proche du peuple, s'il pouvait la connaître, que la littérature française classique et moderne. » (p. 127).</p> <p>« Vous ne doutez pas, je pense, des sentiments de joie et de délivrance indicible que m'a apportés ce beau mouvement gréviste. » (p. 132)</p>
--	---	--	---

	<p>REPONSE DE V. BERNARD 13/6 LETTRE 12 MI-JUIN 1936 <i>Réponse immédiate de S. Weil aux reproches de V. Bernard.</i></p>	<p>Réaction à la lettre de S. Weil qu'il trouve indélicate.</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dimension ironique de la réponse de S. Weil qui insiste sur le caractère très relatif des conséquences du mouvement sur la vie de V. Bernard et sur le fonctionnement de son usine. - Pessimisme politique de S. Weil. - Justification relative à la joie qu'elle a éprouvée face à ce mouvement qui revêt, selon elle, un intérêt moral (p.134). Ce qui l'intéresse est avant tout « l'intérêt moral » et le « salut de l'âme » (p. 134). - Refus d'hypocrisie mais invitation à poursuivre leurs échanges. + projet d'un texte sur la condition ouvrière pour lequel elle travaille. 	<p>« Je pense qu'il est bon pour les opprimés d'avoir pu pendant quelques jours affirmer leur existence, relever la tête, imposer leur volonté, obtenir des avantages dus à autre chose qu'à une générosité condescendante.. » p. 135</p>
<p>Boris Souvarine (à propos de Jacques Laffite)</p> <p>Lettre p. 137-142</p>	<p>Lettre datée de JANVIER 1936 <i>Simone Weil a lu, sur les conseils de Souvarine, Les Réflexions sur la science des machines de Jacques Laffite, ingénieur et architecte français, lequel défend l'importance des machines dans l'ensemble de l'organisation sociale. Coïncidence des conceptions sociales de Simone Weil avec celles développées par Laffite mais radicale opposition de cette dernière à ce qu'elle appelle ses « vues mécanologiques ».</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Laffite estime que les lois du développement des machines sont semblables à celles de l'évolution des organismes vivants. Or, pour Weil, cette approche relève d'une « étroitesse » de point de vue. Il ne prend pas en considération la relation entre machines et humains, ce qui, selon elle, pose problème. Elle justifie ce manque de réflexion pertinente en évoquant les fonctions potentiellement très subalternes de l'auteur (forme de mépris) et en pointant son défaut de culture scientifique. Elle lui oppose les vues d'un ingénieur polytechnicien (dont les idées sont très proches de celles qu'elle a !) - Travail en usine / travaux des champs : une complémentarité essentielle. Rencontre avec un couple de paysans (« étonnamment différente des paysans ordinaires, et par ailleurs fort sympathiques » !!!) grâce auquel elle espère « pénétrer la vie des champs » (p.141). 	<p>« Une étude générale des machines comme élément de la vie humaine implique une vue concernant le rapport des machines avec l'humanité. » p. 139</p> <p>« Je pense que quand on a été ouvrière, il faut au moins devenir aussi paysanne, pour que l'expérience ait un sens ; il n'y a pas que les villes au monde. » p. 141</p>
	<p>LETTRE 1, datée de FIN MARS, DEBUT AVRIL 1936 Volonté d'échanger <i>Rapide retour sur les conditions de leur rencontre puis moment de captatio benevolentiae (p.143) avant passage à</i></p>	<p>Les points d'accord : nécessité de tendre vers une authentique humanisation du travail en privilégiant le pouvoir créateur du travailleur, en faisant en sorte que le travail puisse authentiquement permettre l'accomplissement de l'homme (opposition au loisir) par la maîtrise de la matière et la fraternisation. Les machines doivent être au centre de la relation entre l'homme et la nature et non l'en couper. Or actuellement, l'homme, en exécutant indéfiniment le même acte, n'est, non seulement,</p>	<p>« chercher une forme supérieure de travail mécanique où le pouvoir créateur du travailleur ait un champ plus vaste que dans le travail artisanal. » (p. 144)</p> <p>« Il ne faut pas tendre à réduire indéfiniment la part du travail dans la</p>

<p>Jacques Lafitte Ingénieur et architecte français qui se passionne pour le rôle et l'importance des machines dans l'organisation sociale.</p> <p>Lettres p. 143-152</p>	<p><i>la remise en cause de la démarche de Jacques Lafitte auquel elle reproche ensuite son manque de précision (p.144).</i></p> <p>LETTRE 2 datée du 14 AVRIL 1936</p> <p>VARIANTE DE LA LETTRE</p>	<p>qu'un « support » pour la suite (dont il ne voit pas la logique globale) mais il est en outre condamné à une action qui, en raison même de « la monotonie et de la cadence effroyablement rapide » (p.145) à « un automatisme physiologique » qui est le signe même de son aliénation.</p> <p>Nécessité de distinguer séries et suites :</p> <p>1) Série = répétition indéfinie d'un acte identique 2) Suite = succession coordonnée de tâches distinctes.</p> <p>Pour Weil, la machine doit accomplir des séries quand les suites doivent être le privilège de l'homme (p.145-146) – développement d'un exemple précis (p.146). Une telle organisation replacerait l'humain au cœur de la machine.</p> <ul style="list-style-type: none"> - S. Weil répond à la proposition de rencontre à Moulins formulée par J. Lafitte, lequel semble, selon elle, avoir une vision assez négative du corps des ingénieurs. Elle lui reproche en revanche son optimisme / intention de s'adresser à un public dont elle juge qu'il n'a pas / plus de culture. On ne peut privilégier la voie de la réflexion en raison de l'abrutissement généralisé qui règne. - Solitude de ceux qui veulent continuer à penser + horizon sombre (émergence possible d'un régime totalitaire qui bannirait toute possibilité d'échanger avec d'autres penseurs). - Dans cette lettre alternative, S. Weil revient sur la distinction entre « séries » et « suites » ce qui lui permet de penser la dignité humaine en interrogeant les thèses de Lafitte : un homme soumis aux séries dont il est libéré quand il sort de l'usine peut-il vraiment considérer que sa condition est acceptable ? NON pour S. Weil, l'humanité doit exister et dans la vie hors du travail et dans le travail. - Un impératif : limiter la série dans la vie de l'homme pour ne pas dégrader sa vie ni sa condition (« il y a une limite à la place que peut tenir la série dans une vie d'homme sans la dégrader », p.152). Mise à distance de la pensée marxiste selon laquelle la quantité peut devenir qualité. Pour Weil, la qualité doit primer sur la quantité (privilège accordé aux suites sur les séries). 	<p>vie humaine au profit d'un loisir qui ne satisferait aucune des hautes aspirations de l'homme [...] mais faire du travail un moyen pour chaque homme de dominer la matière et de fraterniser avec ses semblables sur un pied d'égalité. » p. 144</p> <p>« Les machines doivent, au lieu de séparer l'homme de la nature, lui fournir un moyen d'entrer en contact avec elle et d'accéder quotidiennement au sentiment du beau dans toute sa plénitude. » p.144</p> <p>« Dans les conditions de vie accablantes qui pèsent sur tous, les gens ne demandent pas la lucidité, ils demandent un opium quelconque, et cela, plus ou moins, dans tous les milieux sociaux. » p. 150</p> <p>« Quand vous dites que, par exemple, le manœuvre spécialisé, une fois sorti de l'usine, cesse d'être emprisonné dans le domaine de la série, vous avez évidemment raison. Mais qu'en concluez-vous ? Si vous en concluez que tout homme, si opprimé soit-il, conserve encore quotidiennement l'occasion de faire acte d'homme, et donc ne dépouille jamais tout à fait sa qualité d'homme, très bien. Mais si vous en concluez que la vie d'un manœuvre spécialisé de chez Renault ou Citroën est une vie acceptable pour un homme désireux de conserver la dignité humaine, je ne puis vous suivre. » p. 151</p>
--	--	---	---

TABLEAU 2 : « La Vie et la grève des ouvriers métallos », Lettres à Auguste Detoeuf, « La Rationalisation », « Expérience de la vie d'usine »


SECTION « L'Usine, le travail, les machines », p.153-250, GF

« La Condition ouvrière », « Condition première d'un travail non servile », p.251-280, GF

SECTION « Tout ce qu'on peut faire provisoirement... »

Étapes	Contenu et pistes d'interprétation	Citations clefs
<p align="center">« La vie et la grève des ouvrières métallos », p. 153-172</p> <p>Article paru dans <i>La Révolution prolétarienne</i>, le 10 juin 1936, sous pseudonyme (S. Galois). Le mathématicien Évariste Galois, tué en duel à 21 ans, était une figure que SW admirait.</p>		
<p>Préambule : comment comprendre la grève des métallos ?</p>	<p>La grève des métallos est un soulagement, mais demeure un événement qu'on a du mal à comprendre. Le travail doit être vécu pour être compris : importance du corps au travail. Caractère incontournable de l'expérience du travail pour pouvoir en parler.</p>	<p>« Enfin, on respire ! C'est la grève chez les métallos. » (p. 153).</p>
<p>Souvenirs de l'expérience en usine p. 153- 163</p> <p>Souvenir de la journée du 11 avril 1935 aux Forges de Basse-Indre, à Boulogne-Billancourt (p. 153-155).</p>	<p>Récit de la première journée aux Forges de Basse-Indre.</p> <p>Respecter la cadence est difficile et empêche de penser : impossibilité de s'adonner à la rêverie.</p> <p>L'angoisse de perdre son travail malgré les difficultés à l'exécuter est omniprésente.</p> <p>Autorité du contremaître. La peur de l'arbitraire.</p> <p>Le corps au travail : les conséquences morales de la souffrance et de la</p>	<p>« Je regarde autour de moi. Personne ne lève la tête, jamais. Personne ne sourit. Personne ne dit un mot. Comme on est seul ! Je fais 400 pièces à l'heure. Savoir si c'est assez ? » (p. 154)</p> <p>« La sonnerie. Pointer, s'habiller, sortir de l'usine, le corps vidé de toute énergie vitale, l'esprit vide de pensée, le cœur submergé de dégoût, de rage muette, et pardessus tout cela, d'un sentiment d'impuissance et de soumission. Car le seul espoir pour le lendemain, c'est qu'on veuille bien me laisser passer encore une pareille journée. » (p. 155).</p>

	soumission.	
Deuxième journée p. 155 et souvenirs « pêle-mêle » (p. 156- 163)	<p>SW passe du début de cette deuxième journée à d'autres souvenirs, qui ne sont pas ordonnés : les femmes qui attendent devant l'usine l'ouverture des portes et la hantise d'être en retard, une « scène de renvoi » (p. 157), aucune explication et aucune légitimité à en obtenir, un vestiaire en hiver (Alsthom), sans qu'il ne soit jamais question de se « plaindre à la direction ».</p> <p>Sentiment de non-appartenance et d'étrangeté par rapport au lieu auquel on est assigné et idée récurrente que les travailleurs ne peuvent rien exiger de plus et que le rapport au travail est entièrement dominé par ce que l'on pourra gagner.</p> <p>Souffrances du travail qui ont des répercussions morales : les impératifs qui s'imposent aux ouvriers (multiplication de la modalité déontique) pour une vie de peur permanente, de fatigue et de souffrance.</p> <p>Absence d'existence en tant qu'individu, le travailleur n'existe que dans la « contrainte » et la « nécessité ».</p> <p>Conclusion par une référence à Homère tirée de l'<i>Iliade</i> qui figure en exergue du « Journal d'usine ». Ce sont toutes ces souffrances et ces humiliations qui se transforment en force qui permet la grève.</p>	<p>« Que faire ? Me taire. Obéir immédiatement. Aller immédiatement à la machine qu'on me désigne. Exécuter docilement les gestes qu'on m'indique. [...] L'irritation, c'est pour ceux qui commandent, c'est défendu à ceux qui obéissent. » p.156</p> <p>« Aucune maison étrangère n'est si étrangère que cette usine où on dépense quotidiennement ses forces pendant huit heures. » (p. 156)</p> <p>« Son âme, on l'emporte à l'atelier. Il faut tout le temps la faire taire. À la sortie, souvent on ne l'a plus, parce qu'on est trop fatigué. » (p. 162)</p> <p>« Quoi encore ? Mais ça suffit. Ça suffit pour montrer ce qu'est une vie pareille, et que si on s'y soumet, c'est, comme dit Homère au sujet des esclaves, "bien malgré soi, sous la pression d'une dure nécessité." » (p. 163).</p>
Quel est le sens de la grève ? Euphorie généralisée grâce au recouvrement de la dignité (p. 163- 168)	<p>Il existe des explications contradictoires et politiques mais SW affirme que la véritable explication est celle du « joug » (p. 163).</p> <p>Pureté de la grève comme nécessité vitale : redevenir humain par la « joie » dont Simone Weil décrit les principaux aspects : la fraternité qui s'oppose à la solitude évoquée dans la première partie du texte, la joie de la liberté de circuler dans l'usine, d'entendre les chants et les rires plutôt que les machines, auxquelles il n'est plus nécessaire de se sacrifier, la joie de voir les relations hiérarchiques s'assouplir, disparition de l'angoisse mais pas disparition de la volonté. Confiance en l'État est totale, sans négociations avec les patrons. La grève a des répercussions morales importantes.</p> <p>Analogie avec la guerre : le travail = guerre / le temps de grève = permission.</p>	<p>« On pliait sous le joug. Dès que le joug s'est desserré, on a relevé la tête. Un point c'est tout » (p. 163)</p> <p>« Le public, et les patrons, et Léon Blum lui-même, et tous ceux qui sont étrangers à cette vie d'esclave sont incapables de comprendre ce qui a été décisif dans cette affaire. » (p. 165)</p> <p>« Mais le meilleur de tout, c'est de se sentir tellement des frères... » (p. 168)</p>

	 <p>GRÉVISTES JOUANT AUX CARTES DANS LA COUR D'UNE USINE OCCUPÉE, EN RÉGION PARISIENNE.</p> <p>https://histoire-image.org/etudes/greves-mai-juin-1936</p>	
<p>La question des revendications (p. 168-171).</p>	<p>Condamnation du fait de laisser les militants s'occuper de la question des revendications, même si ce fait est, aux yeux de SW, « compréhensible » : le travail ouvrier a engendré des attitudes de soumission et de passivité. Alternative stérile entre une nationalisation de l'économie devant des revendications trop élevées, ou une recrudescence du chômage, parce que les ouvriers seraient obligés de reculer.</p> <p>Troisième voie ouverte par SW : certes le chemin est délicat, mais il faut penser la limitation volontaire des revendications : création d'un « contrôle ouvrier » qui permettrait une « transformation durable des rapports de force » (p. 169-170). Et diminuer considérablement les différences de salaires qui sont sources de division parmi les ouvriers. Instaurer un salaire minimum en maintenant le « travail aux pièces » : disparition de l'aléatoire cf l'ouvrière qui attend cinq heures sa machine. Mais le risque perdure du renvoi en cas de mauvaise cadence. Néanmoins, SW refuse de terminer sur une « note triste ».</p>	<p>« Le pli de la passivité contracté quotidiennement pendant des années et des années ne se perd pas en quelques jours, même quelques jours si beaux. » (p. 168)</p> <p>« Pourquoi, là où l'écart entre leurs revendications et les offres du patronat est grand, n'accepteraient-ils pas de réduire considérablement leurs prétentions jusqu'à ce que la situation de l'entreprise s'améliore, et sous la condition d'un contrôle syndical permanent ? » (p. 169)</p>
<p>Conclusion (p. 171-172)</p>	<p>Les militants et le rôle primordial qu'ils ont à jouer, le bonheur présent de la grève qui n'empêche pas les craintes liées à l'avenir et la nécessité de l'action : sortir de la passivité.</p> <p>Il y a bien une fatalité du poids de l'oppression mais le bonheur est possible dans l'affirmation présente et dans la manifestation de son existence et de sa dignité.</p>	<p>« Ils ont en effet fait sentir à leurs maîtres qu'ils existent. » (p.171)</p> <p>« Y aura-t-il autre chose ? Allons-nous enfin assister à une amélioration effective et durable des conditions du travail industriel ? L'avenir le dira ; mais cet avenir, il ne faut pas l'attendre, il faut le faire. » (p. 172)</p>

« Lettres à Auguste Detœuf » p. 173-194

Fondateur et administrateur du groupe Alsthom. C'est par l'intermédiaire de Boris Souvarine que SW a été embauchée.


Rencontre SW pendant les grèves et les occupations de 1936, discussion animée.

<p>Lettre du 10-17 juin 1936</p> <p>Impossibilité de conserver sa dignité à l'usine (p. 173-176).</p> <p>La vraie cause de la grève : le désespoir.</p>	<p>Incompréhension entre SW et AD qui risque d'empêcher un travail de collaboration destiné à mettre en place des réformes.</p> <p>La dignité ne relève que de l'intériorité de l'individu pour AD alors qu'elle est liée aux conditions d'existence et de travail pour SW. L'usage inhumain de la discipline entraîne la disparition de la dignité du travailleur, et non la tâche en elle-même.</p> <p>Goût de SW pour le travail manuel par opposition à ce que pense AD et également pour la discipline dès lors qu'elle est humaine, ce qui n'est pas le cas en usine où la servitude volontaire est pire que celle qui serait imposée de l'extérieur.</p> <p>Décrit alors l'obéissance en usine : réduction du temps qui empêche toute projection dans l'instant qui suit, avilissement de l'individu entraîné par le système des salaires : travail appartient à la survie. Passivité à laquelle il faut consentir, qui est peut-être une violence encore plus grande que la contrainte physique. Conserver sa dignité est donc une tâche extrêmement difficile.</p> <p>C'est le désespoir qu'il faut combattre, lié au caractère déraisonnable de la grève. Certes, des dangers sont à craindre (p. 177) Il faut donc que les ouvriers puissent reprendre rapidement le travail sans plus être désespérés. Pour cela, il est indispensable de construire des relations de confiance avec les travailleurs et SW a un rôle de médiation à jouer : faire comprendre est un leitmotiv de nos textes. Les compensations à accorder aux ouvriers doivent être d'ordre moral.</p> <p>Lettre qui se termine par une éventuelle nouvelle rencontre et dans un <i>Post-Scriptum</i> une référence au film de Chaplin, <i>Les Temps modernes</i>.</p>	<p>« J'appelle humaine toute discipline qui fait appel dans une large mesure à la bonne volonté, à l'énergie et à l'intelligence de celui qui obéit. (...) On ne faisait appel en moi qu'à ce qu'on pouvait obtenir par la contrainte la plus brutale. » (p. 175)</p> <p>« J'ai parfois pensé qu'il vaudrait mieux être plié à une semblable obéissance du dehors, par exemple à coups de fouet, que de devoir ainsi s'y plier soi-même en refoulant ce qu'on a de meilleur en soi. » (p. 176)</p> <p>« « la seule ressource pour ne pas souffrir, c'est de sombrer dans l'inconscience. » (p. 177)</p> <p>« En tout cas les patrons, s'ils étaient sages, devraient tout faire pour que les satisfactions qu'ils accorderont donnent aux ouvriers l'impression d'une victoire. Dans leur état d'esprit actuel, ils ne supporteraient pas le sentiment de la défaite. » (p. 178)</p>
<p>Lettre du 19 juin 1936 (p. 179-183)</p>	<p>Visite « en fraude » chez Renault. Rend compte en plusieurs points de cette visite. Ton assez échauffé.</p> <p>Les ouvriers dont elle cite des propos ignore tout des négociations. Elle note le ras-le-bol généralisé des travailleurs.</p> <p>Atmosphère de « défiance » et de « suspicion » qui est tout à fait inquiétante. Épisode du syndicat créé à l'initiative des Croix-de-Feu. Explore</p>	<p>« Ils trouvent, hélas, naturel de ne rien savoir. Ils ont tellement l'habitude... » (p. 179)</p> <p>« On commence nettement à en avoir marre. Certains, quoique ardents, l'avouent ouvertement. » (p. 179)</p>

	<p>ici les liens entre travail et politique. Interrogation de SW : qui manœuvre ainsi ? Nécessité de prendre ses responsabilités face à une « catégorie sociale irresponsable ». (p.181) Discours fictif d'un patron à ses ouvriers qui admet la nécessité d'adopter de « nouvelles formes d'organisation » (p. 182), parce qu'il y a un « nouveau rapport de force » (p. 182) : pose ainsi la question de l'utopie, contre la menace totalitaire. Les ouvriers et les patrons doivent œuvrer ensemble, et si l'obéissance est nécessaire, l'arbitraire est à proscrire. Conclusion de la lettre sur la « situation présente » et vive inquiétude.</p>	<p>« Il faut ou un certain partage des responsabilités, ou un rétablissement brutal de la hiérarchie, lequel n'irait sans doute pas, de quelque manière qu'il se fasse, sans effusion de sang. » (p. 181)</p> <p>« les subordonnés ne doivent pas se sentir livrés corps et âme à une domination arbitraire, et à cet effet ils doivent non certes collaborer à l'élaboration des ordres, mais pouvoir se rendre compte dans quelle mesure les ordres correspondent à une nécessité. » (p. 182)</p>
<p>Lettres publiées le 15 décembre 1937 par les Nouveaux Cahiers. Lettre de S. Weil (p. 184-188) Date probablement de 1937</p>	<p>Deux patrons discutant dans le train dont SW rapporte les propos : mélange de transcription et de commentaire, de manière assez comique. Refus par l'un d'entre eux des commissions paritaires destinées à contrôler l'embauche et la débauche, considérées comme des privations de liberté. Serait prêt à tout fermer si la loi passait. Commentaire de SW : n'ont pas conscience de tout ce qu'ils ont à perdre, référence à la Russie de 1917. = alternance des propos tenus par ces patrons « moyens » et les commentaires parfois piquants de la philosophe. (théâtralisation / collages). Cette conversation entre les deux patrons n'en est pas moins alarmante. Le vocabulaire martial utilisé renvoie à la question posée dans l'article « Sabotage patronal, sabotage ouvrier », le 1^{er} novembre 1937. Renversement de la situation est évoqué de manière limpide dans le <i>Post-Scriptum</i> : les patrons se donnent des airs révolutionnaires, pensant ne plus rien avoir à perdre, et les ouvriers des airs conservateurs, ayant peur de perdre.</p>	<p>« Par ailleurs, ces deux braves messieurs n'ont même pas l'air d'imaginer que si les patrons bouclaient tous ensemble, on rouvrirait les usines sans leur demander la clef et on les ferait tourner sans eux. » (p. 187)</p> <p>« Ces souvenirs militaires, ces termes de “crever” et “ on n’a plus rien à perdre”, répétés à satiété, sonnaient d’une manière assez comique de la part de ces messieurs corrects, bedonnants, bien nourris, ayant au plus haut point cet aspect confortable, pacifique et rassurant qui est celui du Français moyen. » (p. 187)</p>
<p>Réponse d'Auguste Detœuf (p. 188-194)</p>	<p>Le point de vue d'Auguste Detœuf permet de prendre en considération celui des patrons. Veillons d'abord à écarter les propos sur le physique bedonnant des patrons, qui empêchent la « sérénité nécessaire » à la discussion. AD veut comprendre les patrons et Weil s'identifie à l'âme ouvrière. Certes une part de vérité existe dans les propos de SW, mais « ne peut</p>	<p>« Vous raisonnez avec votre âme qui s'identifie, par tendresse et esprit de justice, avec l'âme ouvrière, alors qu'il s'agit de comprendre les patrons. » (p.188)</p>

	<p>conduire dans l'immédiat à rien de pratique, à rien de meilleur ». Les patrons jouent leur rôle et ont moins d'imagination que SW ne le pense, ils ne peuvent donc penser autrement que ce qu'ils font parce qu'ils sont mal informés. Parallèle entre leur ruine possible et la perte par SW de toute capacité à penser : ne peuvent pas plus l'envisager qu'elle ne pourrait envisager la fin de la pensée. Leur présence est indispensable contrairement à ce qu'écrit SW. Référence à l'URSS qui a précisément commis l'erreur de ne pas comprendre l'importance du petit patronat qui peut mieux comprendre la situation si on lui laisse le temps d'apprendre. AD souligne la nécessité d'une forme de pragmatisme et la possibilité de faire évoluer les mentalités patronales Solutions envisagées pour l'embauchage et le débauchage : ne pas réglementer à outrance. Le plus dangereux semble être une législation trop stricte, bureaucratique et « tatillonne ». Injonction à ne pas créer de désordre sous prétexte de restaurer de l'ordre. Conclusion : nécessité du pragmatisme pour éviter le désastre de l'URSS.</p>	<p>« à moins d'être au-dessus de l'humanité, ils ne peuvent pas penser autrement. » (p. 191)</p> <p>« Il faut une législation qui soit comprise, et pour cela qui ne transforme pas du tout au tout le régime actuel ; qui empêche les abus sans prétendre régler l'exercice courant de l'autorité patronale. » (p. 194) « Il faut accepter qu'il y ait des hommes bedonnants et qui ne raisonnent pas toujours très juste, pour qu'au lieu de quelques chômeurs à peu près secourus, il n'y ait pas un peuple entier crevant de faim et exposé à toutes les aventures. » (p. 194)</p>
<p style="text-align: center;">« La Rationalisation », p. 195-222</p> <p>Manuscrit autographe d'une conférence prononcée devant un auditoire ouvrier. 23 février 1937.</p>		
<p>Préambule p. 195-196 : qu'est-ce que la « rationalisation » ?</p>	<p>Plusieurs sens au terme « rationalisation » qui ont un point commun à savoir leur présentation « scientifique ». Utilisation de la science non plus seulement pour l'utilisation des forces de la nature, mais également pour la « force humaine de travail » (p. 195). Il s'agit de la « deuxième révolution industrielle » (p. 196).</p>	
<p>Du point de vue ouvrier : nécessité de concilier les exigences de la production et celles du travail et des travailleurs. (p. 196-202).</p>	<p>La « rationalisation » appartient à un problème plus large, celui du régime acceptable dans les entreprises industrielles. Le « régime le plus désirable dans les entreprises industrielles » est un problème majeur qui n'a été pensé ni par les penseurs et théoriciens, ni par les mouvements ouvriers ou syndicalistes. Nous vivons tous dans « l'atmosphère de la société bourgeoise » qui déforme nos façons de percevoir ce qui se passe, capable</p>	<p>« Les théoriciens étaient peut-être mal placés pour traiter ce sujet, faute d'avoir été eux-mêmes au nombre des rouages d'une usine. » (p.197)</p> <p>« La société bourgeoise est atteinte d'une monomanie : la monomanie de la comptabilité. [...] Elle n'hésite jamais à sacrifier des vies humaines à des chiffres. » (p. 197)</p>

	<p>de sacrifier des vies humaines pour les profits. La suppression du capitalisme ne suffit pas à l'instauration du socialisme. Les souffrances de l'ouvrier excèdent largement celles d'avoir une paie insuffisante et sont des souffrances morales. Le véritable problème n'est donc pas la propriété, mais la non-coïncidence entre ce qui est nécessaire à la production, et ce qui peut satisfaire les ouvriers. Capitalisme ou anarchisme ne résolvent pas cette non-coïncidence, en supprimant soit les hommes, soit les « nécessités de la fabrication ». (p. 200). Nécessité de l'idéal à atteindre. Une solution doit toutefois être trouvée, mais ce problème si grave n'a jusque-là pas été posé et SW elle-même n'a aucune solution à proposer, car ce n'est pas un problème qui peut être résolu sur le papier mais seulement dans les usines, en partant du régime actuel qu'il faut donc connaître et analyser.</p>	<p>« Il est plus facile de réclamer au sujet du chiffre marqué sur une feuille de paie que d'analyser les souffrances subies au cours d'une journée de travail. C'est pourquoi la question des salaires fait souvent oublier d'autres revendications vitales. » (p. 198)</p> <p>« La solution idéale, ce serait une organisation du travail telle qu'il sorte chaque soir des usines à la fois le plus grand nombre possible de produits bien faits et des travailleurs heureux. » (p. 200)</p> <p>« C'est là le véritable problème, le problème le plus grave qui se pose à la classe ouvrière : trouver une méthode d'organisation du travail qui soit acceptable à la fois pour la production, pour le travail et pour la consommation. » (p. 201)</p>
<p>Analyse du régime de production actuel (taylorisme et fordisme) p. 202-213)</p>	<p>Les termes « rationalisation » et « taylorisation » employés indistinctement, avec une préférence pour le premier qui en donne une connotation très positive. Le deuxième vient de Taylor, à l'origine du procédé, à qui il faut donc se référer. Qui était Taylor ? Ni un savant, ni un ouvrier, mais un contremaître « chien de garde » (p. 204). Brève biographie très orientée de Taylor (p. 204-205) et exposition de son travail : comment la recherche de la productivité maximale supplante toute autre réflexion sur le travail ? Mise au point d'un petit laboratoire pour mener des expériences d'usinage : importantes découvertes pour améliorer la cadence, grâce à l'aide d'une équipe d'ingénieurs et de formules mathématiques. Sa seule vraie découverte : les aciers rapides. Mais il a cherché les procédés scientifiques pour utiliser de la manière la plus rentable les machines existantes : chronométrage, et division du travail entre les chefs techniques. Élaboration du système particulier de « travail aux pièces avec prime » = voilà ce que l'on entend par « rationalisation ».</p>	<p>« C'est son expérience de contremaître chien de garde qui l'a orienté dans toutes ses études et qui lui a servi d'inspiratrice pendant trente-cinq années de recherches patientes. » (p. 204)</p> <p>« Son but était d'ôter aux travailleurs la possibilité de déterminer eux-mêmes les procédés et le rythme de leur travail, et de remettre entre les mains de la direction le choix des mouvements à exécuter au cours de la production. » (p. 207)</p>

		
<p>Conséquences désastreuses du taylorisme et du fordisme p. 209-222.</p>	<p>Absence de prise en compte des particularités de chaque ouvrier et volonté de briser la résistance des travailleurs. Analogie taylorisme / esclavage.</p> <p>Le fordisme : travail à la chaîne de Ford permet d'approfondir le taylorisme. Refus donc du terme « rationalisation », à ne pas confondre avec « moyen de contrôle ». Donne l'exemple d'un tourneur (p. 211).</p> <p>Ne pas confondre durée de travail et intensité du travail cf le coureur de Marathon. Système qui vise à la recherche de la quantité de travail, et jamais de sa qualité.</p> <p>Nécessité de préserver la vie des ouvriers, pour ne pas manquer de main-d'œuvre mais on ne sait pas encore mesurer « l'usure de l'organisme humain par le travail » (p. 213) cf les enfants morts à cause du travail.</p> <p>Le succès dont Taylor se vante est scandaleux lorsqu'on examine les répercussions sur les corps des travailleurs, d'autant qu'il estime même avoir éliminé les conflits de classe, en créant « l'harmonie sociale » (!)</p> <p>Désapprobation de SW et réactions négatives en France de la part des ouvriers.</p> <p>L'argument principal de Taylor est la mise au service des consommateurs, mais faux argument car les secteurs rationalisés appartiennent essentiellement à l'industrie de luxe et à l'industrie de guerre : accroissement de ceux qui produisent des choses inutiles.</p> <p>Conséquences désastreuses sur le moral des ouvriers = souffrance d'autant plus grande qu'il lui est impossible de s'évader par la pensée sauf à diminuer la cadence. De plus, ce système de contrainte empêche toute résistance des ouvriers ou des syndicats. L'ouvrier n'existe plus en tant qu'individu et n'existe plus en tant que camarade = dissolution.</p> <p>Usage dévoyé de la science, laquelle est mise en au service de la déshumanisation. On note aussi la paresse technique parce que la</p>	<p>« Les contremaîtres égyptiens avaient des fouets pour pousser les ouvriers à produire ; Taylor a remplacé le fouet par les bureaux et les laboratoires, sous le couvert de la science. » (p. 209)</p> <p>« C'est un perfectionnement du système de Taylor qui aboutit à ôter à l'ouvrier le choix de sa méthode et l'intelligence de son travail, et à renvoyer cela au bureau d'études. (...) disparaître l'habileté manuelle nécessaire à l'ouvrier qualifié. » (p. 210-211).</p> <p>« La mort, évidemment, c'est l'extrême limite à ne pas atteindre, mais tant qu'on n'est pas mort au bout d'une heure de travail, c'est , aux yeux des patrons, qu'on pourrait travailler encore plus. » (p.212)</p> <p>« accroître considérablement le poids des travailleurs inutiles, de ceux qui fabriquent des choses inutiles ou de ceux qui ne fabriquent rien et qui sont employés dans les services de publicité et autres entreprises de ce genre, plus ou moins parasites. » (p. 215)</p> <p>« Ford dit ingénument qu'il est excellent d'avoir des ouvriers qui s'entendent bien, mais qu'il ne faut pas qu'ils s'entendent trop bien parce que cela diminue l'esprit de concurrence et d'émulation indispensable à la production. » (p. 216)</p> <p>« on dresse l'ouvrier comme on dresse un chien, en combinant le fouet et les morceaux de sucre. » (p. 219)</p>

	<p>cadence des ouvriers peut toujours compenser les failles techniques.</p> <p>Développement de la « psychotechnique » mais c'est encore imparfait, et elle ne permet pas d'atteindre des objectifs moraux. Méfiance de mise à l'égard des savants qui sont toujours corruptibles</p> <p>Si les choses se sont un peu arrangées depuis juin, c'est uniquement parce que les patrons ont eu peur et « ont reculé devant le dynamisme extraordinaire de la classe ouvrière. » (p. 222)</p>	<p>« On ne peut appeler scientifique un tel système qu'en partant du principe que les hommes ne sont pas des hommes, et en faisant jouer à la science le rôle rabaissé d'instrument de contrainte. Mais le rôle véritable de la science en matière d'organisation du travail est de trouver de meilleures techniques. » (p. 220)</p>
<p align="center">« Expérience de la vie d'usine » p. 223-250</p> <p>Lettre composée début 1936, adressée à Jules Romains, suite à la lecture de Montée des périls, tome IX des Hommes de bonne volonté (chap. III consacré à la vie ouvrière). SW revient sur cette ébauche en 1941 pour en tirer des « réflexions sur le travail en usine ». Publié d'abord sous le pseudonyme Émile Novis, dans la revue <i>Économie et humanisme</i>, en 1942.</p>		
Introduction (p. 223-225)	<p>Il est nécessaire de connaître la classe ouvrière d'avant 1936, la véritable « condition prolétarienne » (p. 223), définie par SW comme l'exercice d'un travail « dégradant ». Ignorance qui entoure la classe prolétarienne, qui fait des ouvriers des « déracinés », à laquelle SW se propose de remédier par ces lignes qui sont vécues. En effet, la fiction ne peut suffire (cf Jules Romains).</p>	<p>« Au cours des dernières années on a bien senti qu'en fait les ouvriers d'usine sont en quelque sorte déracinés, exilés sur la terre de leur propre pays. » (p. 224)</p>
Les ouvriers sont asservis et ne peuvent donc qu'être malheureux p. 225- 238.	<p>Comment l'ouvrier pourrait-il être heureux ? Par l'appartenance. Or on va le voir, il est la désappartenance à tout point de vue.</p> <p>Le bruit de l'usine qui manifeste une activité commune ne dissipe pas la solitude de l'ouvrier. Ce bruit est loin de la vie, mais il est dominé par celui de la machine qu'on manipule et qui nous fait sentir indispensable, nous transforme en ouvrier.</p> <p>Or cette vision n'est possible que si les ouvriers étaient des hommes libres. Ils ne peuvent atteindre, à cause de leur subordination, cet état de joie : vision utopique.</p> <p>Quels sont les différents facteurs qui construisent la servitude du travailleur ? Le pointage qui rend impossible tout imprévu, hasard, les règles ou ordres contradictoires. Ce ne sont pas tant les souffrances liées au travail en tant que telles qui sont dénoncées, que les souffrances inutiles dont on ne peut pas même se plaindre. L'ouvrier demeure dans le temps présent, qui est celui du chef et de l'efficacité. Impossibilité de projeter ce qu'il va faire après. Absence totale de liberté dans le temps, y compris même par la pensée = dépossession et désappartenance.</p>	<p>« Si c'était cela, la vie d'usine, ce serait trop beau. Mais ce n'est pas cela. Ces joies sont des joies d'hommes libres ; ceux qui peuplent les usines ne les sentent pas, sinon en de courts et rares instants, parce qu'ils ne sont pas des hommes libres. » (p. 226)</p> <p>« Celui qui obéit ainsi ressent alors brutalement que son temps est sans cesse à la disposition d'autrui. » (p. 228)</p> <p>« Ce repliement sur le présent produit une sorte de stupeur. » (p. 229)</p>

	<p>La contrainte vient des ordres qui sont subis et qui rendent les changements irritants même s'ils brisent la monotonie, parce qu'ils rappellent que l'ouvrier ne dispose jamais de son temps, à la différence de l'artisan. Lorsque la monotonie est brisée, c'est toujours pas des « incidents qui blessent plus qu'ils ne réconfortent » (p. 230) : angoisse permanente. Ainsi, si le corps est épuisé, la pensée l'est tout autant, voire davantage : les souffrances sont celles de l'âme que l'on ne peut pas laisser à la porte de l'usine.</p> <p>Quelques expériences de joie sont toutefois possibles même si elles sont rares : elles relèvent alors d'un sentiment d'être actif dans son travail, pourtant teinté de solitude car l'intérêt est toujours suscité par le résultat, jamais pour la manière dont on y parvient. Le travail reste dominé par les choses, la taylorisation enlève à la tâche accomplie son sens et donc la possible joie du travailleur.</p> <p>La « cadence » est à distinguer du « rythme » (p. 233-234) : ne permet jamais aucune interruption alors que c'est le propre du rythme cf Dieu dans la Genèse (p. 234)</p> <p>L'ouvrier est lui-même transformé par le travail, en un être insensible et brutal. Et il est isolé de tous tel un exilé ; seules les pièces sont réellement chez elles à l'usine alors que lui est un étranger. L'appropriation de l'usine est impossible alors que cette appropriation est un des besoins humains le plus puissant (p. 236) cf la cuisinière et le jardinier. Ne peut même pas manifester sa curiosité. Le travail vide l'ouvrier de sa substance vitale. Arbitraire de la paie qu'on ne peut jamais vraiment calculer et qu'on attend comme un « troupeau », dans un lieu dont on se sent exilé, ce qui a des répercussions politiques.</p>	<p>« Et le dimanche soir, quand ce qui se présente à l'esprit, ce n'est pas une journée, mais toute une semaine, l'avenir est quelque chose de trop morne, de trop accablant, sous quoi la pensée plie. » (p. 230)</p> <p>« La pensée doit constamment être prête à la fois à suivre le cours monotone des gestes indéfiniment répétés et à trouver en elle-même des ressources pour remédier à l'imprévu. » (p. 231)</p> <p>« Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses ; c'est la racine du mal. » (p. 233)</p> <p>Dieu et la Création « cet éclair de pensée, d'immobilité et d'équilibre, c'est ce qu'il faut apprendre à supprimer entièrement dans l'usine, quand on y travaille. » (p. 234)</p> <p>« il est presque impossible de ne pas devenir indifférent et brutal comme le système dans lequel on est pris ; et réciproquement la brutalité du système est reflétée et rendue sensible par les gestes, les regards, les paroles de ceux qu'on a autour de soi. » (p. 235)</p> <p>« parmi lesquels leur vie s'épuise, et l'usine fait d'eux, dans leur propre pays, des étrangers, des exilés, des déracinés. Les revendications ont eu moins de part dans l'occupation des usines que le besoin de s'y sentir au moins une fois chez soi. » (p. 238)</p> <p>« Les ouvriers ne se sentiront vraiment chez eux dans leur pays, membres responsables du pays, que lorsqu'ils se sentiront chez eux dans l'usine pendant qu'ils y travaillent. » (p. 238)</p>
<p>Comment faire connaître le malheur des ouvriers ? Les difficultés du témoignage (p. 238-240)</p>	<p>La description du malheur des ouvriers nécessite de passer par des « impressions », les circonstances matérielles ne suffisent en effet pas à rendre compte de ce malheur. En effet, la nécessaire transformation des circonstances matérielles exige la connaissance du malheur, si difficile à atteindre, car il est « muet ». Il faut donc vivre l'expérience du travail à la fois de l'intérieur et de l'extérieur pour en témoigner et rendre des changements envisageables.</p>	<p>« étant parvenu à oublier qu'il vient d'ailleurs, retournera ailleurs, et se trouve là seulement pour un voyage » (p. 239)</p> <p>« comment ne pas se fier à tous ces signes, lorsqu'en même temps qu'on les lit autour de soi on éprouve en soi-même tous les sentiments correspondants ? » (p. 240)</p>
<p>Les changements nécessaires pour faire de</p>	<p>Les différentes possibilités de changement qui sont envisagées s'avèrent mauvaises : la diminution du temps de travail n'empêche pas la servitude. Le</p>	

<p>L'usine ce qu'elle doit être : « un lieu de joie » (p. 241- 248)</p>	<p>changement nécessite un « effort d'invention » (p. 241) en modifiant les « stimulants » du travail à savoir l'argent et la peur du chômage.</p> <p><u>À remplacer par :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> - L'effort fourni par nécessité » l'infantilisation de l'ouvrier au travail « à qui on a ordonné d'enfiler des perles pour le faire tenir tranquille. » (p. 242). Les ouvriers doivent savoir à quoi sert ce qu'ils font, et les familles doivent être associées à cette connaissance par des visites d'usine. - Remplacer l'homme par la machine lorsque cela est possible, inverser le rapport existant qui est un « crime » (p. 245) : le manœuvre spécialisé répète une tâche alors que la machine contient la part d'intelligence et de combinaison de la fabrication. - Rendre à l'ouvrier la maîtrise de son temps. La monotonie fait partie du travail, c'est un fait, mais la pensée est faite pour « dominer le temps » (p. 246) Le temps de l'usine est perverti, l'achèvement d'une journée ne permet pas la projection dans le futur, il est mortifère. Nécessité d'« ouvrir un avenir aux ouvriers » (p. 247). <p>Tâche qui revient aux directeurs, et qui ne suppose pas nécessairement un progrès des droits des travailleurs.</p>	<p>« Tout ouvrier serait heureux et fier de montrer l'endroit où il travaille à sa femme et à ses enfants. » (p. 243).</p> <p>« Il faut leur faire comprendre (...) avec toute l'âme et pour ainsi dire avec le corps lui-même, dans tous les mouvements de leur peine, qu'ils fabriquent des objets qui sont appelés par des besoins sociaux, et qu'ils ont un droit limité, mais réel, à en être fiers. » (p. 243).</p> <p>« Ce monde où nous sommes tombés existe réellement ; nous sommes réellement chair ; nous avons été jetés hors de l'éternité ; et nous devons réellement traverser le temps, avec peine, minute après minute. » (p. 245)</p> <p>« Le travail du paysan obéit par nécessité à ce rythme du monde ; le travail de l'ouvrier, par sa nature même, en est dans une large mesure indépendant, mais il pourrait l'imiter. » (p. 246)</p> <p>« temps inhabitable à l'homme, irrespirable. » (p. 246)</p>
<p>Les obstacles à ces réformes (p. 248-249)</p>	<p>Ces obstacles résident principalement dans les âmes : la peur et le mépris sont enracinés dans les cœurs : « méfiance malade » (p. 248), et cette méfiance est partagée par les patrons. C'est toute la société qui doit contribuer à cet effort : l'école, doit éveiller davantage l'intelligence et développer l'enseignement manuel. La société entière a tout intérêt à ce que ces réformes soient menées, afin d'éviter le développement de « l'impérialisme ouvrier » entretenu par les « propagandes marxistes » (p. 249), et d'améliorer les conditions de vie familiale en évitant la corruption des esprits. Les enjeux sont bel et bien politiques.</p>	<p>« Ils (les patrons) ont du mal aussi à admettre qu'il y ait chez les ouvriers certaines parties supérieures de l'âme qui s'exerceraient dans le sens de l'ordre social si l'on y appliquait les stimulants convenables. » (p. 248).</p> <p>« Nulle société ne peut être stable quand toute une catégorie de travailleurs travaille tous les jours, toute la journée avec dégoût. » (p.249)</p>
<p>Conclusion (p. 249-250)</p>	<p>Nécessité d'agir malgré les difficultés et les obstacles : le rapport à la création et à la destruction est entièrement à refonder.</p>	<p>« Il est venu beaucoup de mal des usines, et il faut corriger ce mal dans les usines. » (p. 249).</p> <p>« Il faudrait d'abord que les spécialistes, ingénieurs et autres, aient suffisamment à cœur non seulement de construire des objets, mais de ne pas détruire des hommes. Non pas de les rendre dociles, ni même de</p>

		les rendre heureux, mais seulement de ne contraindre aucun d'eux à s'avilir. » (p. 250)
« Tout ce qu'on peut faire provisoirement... »		
« La condition ouvrière » p. 251-260		
Article daté de septembre 1937, moment où SW occupe un poste au lycée de Saint-Quentin, ville ouvrière, après un congé pour maladie d'un an. Probablement écrit à la demande d'Auguste Detœuf.		
<p>Comment une réforme peut-elle être profitable aux travailleurs alors que la concurrence exerce une pression permanente ? (p. 251-257)</p>	<p>La diversité du monde ouvrier d'un pays à l'autre, surtout pour les ouvriers français après juin 1936 montre qu'on peut toujours aller plus loin dans le sens du progrès ou de la régression.</p> <p>Utilité des réformes plutôt que des bouleversements qui ont tendance à changer les mots plutôt que les choses. Se méfier des « espérances enivrantes » (p. 253).</p> <p>Instabilité de la condition ouvrière, et pression des pays les uns sur les autres, même si la pression du progrès social est toujours moins importante.</p> <p>Nécessité d'éclaircir des confusions de langage : production, travail, consommation.</p> <p>Produire ce qui est nécessaire à la consommation, utile et agréable est une question de justice.</p> <p>Ce qui est produit obéit pourtant à une nécessité, non pas celle des « choses », mais celle des « rapports humains ». On ne peut rien contre la « nécessité des choses » mais il faut repenser celle des « rapports humains ».</p> <p>Illustration simple : le blé et les produits de guerre, l'un est nécessaire, l'autre pas. Mais beaucoup de produits empruntent aux deux catégories à cause de la « concurrence » qui est une autre forme de guerre.</p> <p>Exemple de l'automobile : bien nécessaire, mais on en produit plus que nécessaire. Si on baisse la production, des voitures concurrentes envahiraient le marché. Il faudrait généraliser la semaine de trente heures dans toutes les usines d'automobiles du monde, les effets ne seraient en aucun cas néfastes pour les biens nécessaires : le froid, la faim. Au contraire, on y gagnerait sur le plan moral.</p> <p>= Privilège à accorder à une consommation raisonnée / raisonnable et non excessive.</p>	<p>« Les autres, qui haïssent les réformes comme utopiques et dangereuses, s'apercevraient qu'ils croient à des fatalités illusoires et que les larmes, l'épuisement, le désespoir ne sont peut-être pas aussi indispensables à l'ordre social qu'ils se l'imaginent. » (p. 252)</p> <p>« À vrai dire, la justice ne trouve pas son compte dans le spectacle de milliers d'hommes peinant pour procurer à quelques privilégiés des jouissances délicates ; mais que dire des travaux qui accablent une multitude de malheureux sans même procurer aux privilégiés grands et petits de vraie satisfaction ? » (p. 254).</p> <p>« C'est qu'une automobile ne sert pas seulement à rouler sur une route, elle est aussi une arme dans la guerre permanente que mènent entre elles la production française et celle des autres pays. » (p. 255).</p>
<p>L'internationalisation nécessaire du progrès social (p. 257-259)</p>	<p>Puisqu'on ne peut éliminer la concurrence économique, il faut la réguler et étendre à tous les pays les progrès sociaux, malgré les échecs qui ont suivi la Première Guerre mondiale. Mais on constate une résistance des patrons (p. 257) qui semble assez inexplicable.</p>	

	<p>L'obstacle est surtout moral : il s'agit de l'orgueil de se voir éгалer par ceux que l'on considère comme inférieurs. Heureusement (!) existe la concurrence étrangère d'où les freins à l'internationalisation des conquêtes ouvrières par la classe bourgeoise.</p> <p>L'internationalisme ouvrier comparé à la jument de Roland (p. 258) malgré l'enthousiasme débordant de juin 1936 qui malheureusement n'a pas développé de stratégie suffisante. L'État n'agit pas, alors qu'il a un rôle à jouer. Les ouvriers étrangers, parce qu'ils sont encore moins bien traités que les ouvriers français suscitent la méfiance de ces derniers. Tendance au repli des pays où a lieu le progrès social.</p> <p>Il est nécessaire d'agir et de ne pas oublier que la France est un Empire, dans lequel les espoirs suscités par le gouvernement de mai 1936 sont immenses, si l'on ne veut pas aller au-devant de « difficultés graves et sanglantes ». (p. 260)</p>	<p>« Il est doux d'avoir des inférieurs ; il est pénible de voir des inférieurs acquérir des droits, même limités, qui établissent entre eux et leurs supérieurs, à certains égards, une certaine égalité. » (p. 258).</p> <p>« S'ils ont enfin acquis des droits, on préfère que la pression économique de l'étranger vienne les miner, non sans dégâts de toutes sortes, plutôt que d'en obtenir l'extension hors des frontières. » (p. 258)</p> <p>« ce mois épique de juin 1936 » (p. 258)</p> <p>Les travailleurs étrangers : « une situation de parias, privés de toute espèce de droits, impuissants à participer à la moindre action syndicale sans risquer la mort lente par la misère, expulsables à merci. » (p. 259).</p>
<p align="center">« Condition première d'un travail non servile » (p. 261-280)</p> <p>Texte écrit en 1942 à la fin du séjour à Marseille, sous le pseudonyme Émile Novis.</p>		
<p>Les causes de la « démoralisation du peuple » (p. 261-263.</p>	<p>La servitude de l'ouvrier demeure irréductible parce qu'il est « gouverné par la nécessité, non par la finalité. » (p. 261), alors que la source de l'effort humain est le désir. L'existence n'est pas une fin pour l'homme, elle est le « support de tous les biens, vrais ou faux » (p. 262). Lorsque l'existence n'a plus aucune fin, son mouvement est circulaire // avec la condition d'esclave, entraînant la « démoralisation du peuple. »</p>	<p>« L'unité de temps est alors la journée. Dans cet espace, on tourne en rond. » (p. 262)</p> <p>« La nécessité est partout, le bien nulle part. » (p. 263).</p>
<p>Les « compensations » qui ne sont que des expédients illusoires. (p. 263-266)</p>	<p>Énumération de ce qui peut compenser illusoirement la « démoralisation » : ambition sociale, les plaisirs et la débauche, ou encore la révolution lorsqu'elle demeure à l'état de rêve.</p> <p>Le « sentiment révolutionnaire » vient d'un sentiment de révolte contre l'injustice mais se transforme en « impérialisme ouvrier » // « impérialisme national » (p. 264). La révolte contre l'injustice sociale est la seule qui vaille, celle contre le malheur de la condition des travailleurs est une illusion.</p> <p>Le désir d'argent flatté par les bourgeois naïfs, n'est pas plus utile (« insatisfaction portée à un degré d'exaspération dangereux », p. 265).</p> <p>La finalité est exclue du monde des travailleurs. Qq exceptions dans des situations exceptionnelles, comme la Russie, mais ce n'est pas lié à la doctrine marxiste ou à la révolution. Mensonges des métaphysiques élaborées à cette occasion // Amérique. L'éducation des enfants n'est pas non plus une finalité.</p>	<p>« La débauche a exactement la fonction d'un stupéfiant, et l'usage des stupéfiants est toujours une tentation pour ceux qui souffrent. » (p. 263).</p> <p>« L'espoir de la révolution est toujours un stupéfiant. » (p. 264)</p>

	= souffrances inévitables même pour ceux dont l'intelligence est relativement réduite.	
Le remède à la « démoralisation » permanente : la beauté qui émane de Dieu (p. 266- 274)	<p>Un seul « remède » pour rassasier cette « faim de finalité » : la « beauté » (p. 266), qu'on peut contempler sans vouloir la transformer. Elle appartient d'abord au peuple, c'est son privilège, et elle émane de Dieu. Rien ne sépare les travailleurs de Dieu.</p> <p>La question des « intermédiaires » se pose alors et elle est d'autant plus importante que sur le lieu du travail, « tout accroche la pensée à la terre. » (p. 269). Il faut donc transformer les objets du travail « en miroirs de la lumière » (p. 269), sans recourir à la fiction ou au rêve qui n'ont rien à voir avec la vérité. Il faut lire dans la matière, qui possède une « propriété réfléchissante » (p. 269).</p> <p>= Utopie d'un travail qui pourrait être vécu comme contact avec la beauté du monde. Travail et contemplation : voir la poésie divine dans la tâche à accomplir.</p> <p>La vérité évangélique « le grain que la mort seule rend fécond » se passe de mots pour le paysan qui est en train de semer. De nombreux symboles existent dans le monde, qu'il faut déchiffrer grâce à « l'attention » portée à la tâche, en reconnaissant le Christ « serpent d'airain ». Ex de la Croix comparée à une balance , levier de la mort du Christ, « contrepoids » de celui qui « s'accroche au ciel » malgré son corps et son âme qui plient vers la terre (p. 271). L'énergie solaire par laquelle nous vivons : « la seule chose dans l'univers qui constitue une force antagoniste à la pesanteur » (p. 272), utile grâce à la chlorophylle qui peut la transformer en nourriture, parce que nous ne pouvons la capter sans l'intermédiaire de la chlorophylle.</p> <p>Des « vérités surnaturelles » existent dans les lois de la mécanique qui sont celles des machines (p. 272-275) : notre condition est limitée sauf notre désir. La limite est imposée par Dieu, nos mouvements rencontrent une limite et oscillent. Autre symbole : le cercle (p. 273). On pourrait en trouver d'autres encore, pour tous ceux qui ont « des besognes d'exécution autres que le travail physique. » (p. 274).</p>	<p>« Puisque le peuple est contraint de porter tout son désir sur ce qu'il possède déjà, la beauté est faite pour lui et il est fait pour la beauté. » (p. 267)</p> <p>« Mais par bonheur pour nous il y a une propriété réfléchissante dans la matière. Elle est un miroir terni par notre haleine. Il faut seulement nettoyer le miroir et lire les symboles qui sont écrits dans la matière de toute éternité. » (p. 269).</p> <p>« Ces vérités et beaucoup d'autres sont écrites dans le simple spectacle d'une poulie qui détermine un mouvement oscillant ; celles-là peuvent être lues au moyen de connaissances géométriques très élémentaires ; le rythme même du travail, qui correspond à l'oscillation, les rend sensibles au corps ; une vie humaine est un délai bien court pour les contempler. » (p. 273-274).</p>
La beauté divine comme guide vers l'égalité et le bonheur (p. 275-280).	<p>Nécessité de transmettre ces symboles ce qui corrigerait le sentiment d'infériorité intellectuelle des travailleurs, et la condescendance des intellectuels : égalité dans « la plénitude de l'attention, qui est la plénitude de la prière. » (p. 275). Développer « l'attention », qui est « la seule faculté de l'âme qui donne accès à Dieu » grâce à l'école qui doit pour cela revoir ses méthodes : « l'attention intuitive » qui est la forme la plus élevée de l'attention. Le travail intellectuel peut aussi être servile (cf</p>	<p>« L'attention intuitive dans sa pureté est l'unique source de l'art parfaitement beau, des découvertes scientifiques vraiment lumineuses et neuves, de la philosophie qui va vraiment vers la sagesse, de l'amour du prochain vraiment secourable ; et c'est elle qui, tournée directement vers Dieu, constitue la vraie prière. » (p. 275)</p> <p>« Pour eux (ceux qui sont fatigués par un travail quotidien) le travail</p>

<p>adolescent qui fait sa géométrie ou son latin) sans cette attention intuitive. Critique de Marx et de la séparation du travail manuel et du travail intellectuel qui trouvent pour SW leur « point d'unité » dans la « contemplation » : point d'unité entre le travail manuel et le travail intellectuel grâce à cette attention « située au-dessus de toute obligation sociale ». Cf exergue du « Journal d'usine » : « Non seulement que l'homme sache ce qu'il fait — mais si possible qu'il en perçoive l'usage — qu'il perçoive la nature modifiée par lui. Que pour chacun, son propre travail soit un objet de contemplation. »</p> <p>Là est la véritable égalité. La « destination surnaturelle » propre à chaque fonction sociale doit servir de guide aux réformes en permettant d'identifier précisément l'injustice. C'est alors la possibilité de retrouver l'enracinement.</p> <p>Il faut donc repenser les circonstances mêmes du travail sans quoi toute transfiguration du travail manuel est impensable.</p> <p>Des souffrances sont inévitables, « inscrites dans l'essence même du travail » (p. 278) et « inséparables de la vocation surnaturelle qui y correspond. » Mais ce ne sont pas ces souffrances qui sont dégradantes. C'est ce qui empêche la poésie « de se cristalliser autour d'elles ».</p> <p>Il faut donc abolir les circonstances du travail qui nuisent à cette attention, en éliminant les souffrances non nécessaires, en évitant d'attiser le désir de ce qui est superflu, et en éliminant l'autorité non indispensable. Et surtout, combattre le « pire attentat » (p. 279) : le travail taylorisé qui doit être supprimé parce qu'il ne peut pas être « transfiguré » pour tendre enfin à la joie pure.</p>	<p>même qui produit cette paralysie, pourvu qu'il soit transformé en poésie, est le chemin qui mène à l'attention intuitive. » (p. 276).</p> <p>« La basse espèce d'attention exigée par le travail taylorisé n'est compatible avec aucune autre, parce qu'elle vide l'âme de tout ce qui n'est pas le souci de la vitesse. Ce genre de travail ne peut être transfiguré, il faut le supprimer. » (p.279-280)</p> <p>« Si la vocation de l'homme est d'atteindre la joie pure à travers la souffrance, ils sont placés mieux que tous les autres pour l'accomplir de la manière la plus réelle. » (p. 280)</p>
---	---